

DECARY Raymond, Madagascar. Passion d'un naturaliste, l'étonnant parcours d'un humaniste intrépide. | DECARY Raymond, Madagascar. Entre la fleur et le képi

Extraits (30 juin 1920-24 août 1939) du journal de Raymond Decary, présentés par Yvonne Decary, vol. I, Saint-Égrève, Alzieu, 2012, 369 p., index. ISBN : 978-2-35022-112-0 ;

| EXTRAITS (AOÛT 1939-NOVEMBRE 1944) DU JOURNAL DE RAYMOND DECARY, PRÉSENTÉS PAR YVONNE DECARY, VOL. II, SAINT-ÉGRÈVE, ALZIEU, 2012, 255 P., INDEX. ISBN : 978-2-35022-113-7.

Noël J. Gueunier

---



Éditeur  
INALCO

Édition électronique

URL : <http://oceanindien.revues.org/1797>  
DOI : 10.4000/oceanindien.1797  
ISSN : 2260-7730

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014  
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Noël J. Gueunier, « DECARY Raymond, *Madagascar. Passion d'un naturaliste, l'étonnant parcours d'un humaniste intrépide.* | DECARY Raymond, *Madagascar. Entre la fleur et le képi* », *Études océan Indien [En ligne]*, 51-52 | 2014, mis en ligne le 21 septembre 2015, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://oceanindien.revues.org/1797> ; DOI : 10.4000/oceanindien.1797

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

*DECARY Raymond*, Madagascar. Passion  
d'un naturaliste, l'étonnant  
parcours d'un humaniste intrépide. /  
*DECARY Raymond*, Madagascar. Entre  
la fleur et le képi

Extraits (30 juin 1920-24 août 1939) du journal de Raymond Decary,  
présentés par Yvonne Decary, vol. I, Saint-Égrève, Alzieu, 2012, 369 p.,  
index. ISBN : 978-2-35022-112-0 ;

| EXTRAITS (AOÛT 1939-NOVEMBRE 1944) DU JOURNAL DE RAYMOND DECARY,  
PRÉSENTÉS PAR YVONNE DECARY, VOL. II, SAINT-ÉGRÈVE, ALZIEU, 2012, 255 P., INDEX.  
ISBN : 978-2-35022-113-7.

Noël J. Gueunier

---

- 1 Les historiens professionnels feront la fine bouche : la publication partielle du journal de Raymond Decary (22 volumes manuscrits, qui sont déposés à la Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle) ne répond pas vraiment aux normes d'une édition scientifique. Les passages coupés ne sont pas systématiquement indiqués. Il n'y a pas de table des photographies et des dessins, et leur numérotation est d'ailleurs incertaine dans le premier volume, absente dans le deuxième. (Mais il y a une table des cartes, qui ont été redessinées d'après les esquisses de Decary.) Surtout, il manque une introduction historique et critique qui situerait l'auteur, sa carrière dans l'administration coloniale, et son étonnante production érudite, étalée sur un demi-siècle.
- 2 Voilà, c'est dit. Et pourtant ! Ces deux volumes sont passionnants pour qui veut faire une histoire du pays, du régime colonial, des sources du nationalisme, des événements de la Seconde Guerre mondiale dans l'océan Indien... et aussi pour une sociologie de la

profession d'administrateur des colonies et une ethnologie de l'ethnologue et du naturaliste.

- 3 Les coupures que l'éditrice a faites étaient nécessaires, si on voulait aboutir à un livre maniable, mais elles ne sont pas tendancieuses. On n'y voit pas le souci de censurer ou d'« embellir » le personnage de Decary, ni dans sa posture politique, ni même sur le plan personnel — oh, il y a peut-être quelques détails intimes qui nous sont épargnés, mais est-ce bien là ce qui nous intéresse ? Et, même dans ce domaine, on verra que tout n'est pas effacé.
- 4 Decary prétend qu'il ne s'intéresse pas à « la politique ». Pourtant, la signification politique de son travail à Madagascar est un thème central dans ses réflexions. Son journal nous le montre installé dans son rôle d'administrateur. Ce rôle, il en avait rêvé depuis sa jeunesse, depuis ce premier contact pendant la guerre de 1914, qui l'avait décidé à « faire l'École coloniale » et à demander ensuite à revenir dans la Grande Île. Installé, il l'est d'abord avec bonheur, et adhérant sans réserve aux meilleurs poncifs de la littérature coloniale. « *Je l'aime, cette vie au milieu des indigènes, au milieu de la nature* », écrit-il en juillet 1921 (vol. 1, p. 32). « *Elle est cent fois plus intéressante que celle parmi les peuples dits civilisés. Tous ces gens sont parfaitement heureux, n'ayant besoin de rien, loin de la politique qu'ils ignorent (...). Et c'est "notre" bonheur que nous devons infliger à l'indigène. Nous sommes venus pour le "civiliser", pour lui créer des besoins, pour lui inculquer nos vices.* » Installé, d'ailleurs, ne veut pas dire sans perplexités, sans appréhensions. Il sait voir et décrire des excès du régime, par exemple quand, dans une de ses premières tournées, il visite la zone immense, pas moins de cinquante mille hectares, « *donnée en concession à la Compagnie Franco-Malgache qui ne l'a jamais mise en valeur et laisse dormir ainsi un terrain merveilleusement riche. La vérité est qu'on ne comprend pas ces dons de terre sans conditions ; ils se font, en définitive, sur le dos de l'indigène* » (p. 40). Mais là aussi, il est dans son rôle : l'administrateur doit être attentif aux abus des colons et ne pas craindre de passer pour « indigénophile ». Figure classique de l'époque. Cela ne l'empêche pas de travailler lui aussi à l'extension des concessions quand c'est ce que l'administration lui commande : en 1923, nous le voyons occupé à reconnaître une exploitation qui doit couvrir « presque tous les palétuviers du district ». Il suffira de faire « *un court arrêt (...) pour demander aux naturels de l'endroit s'ils ne font pas opposition à l'octroi de la concession* ». S'il proteste ici encore, ce n'est pas contre le principe d'une immense concession, c'est contre l'incohérence des instructions : la zone en question a été autrefois exploitée à blanc par d'autres sociétés (allemandes), et la mangrove ne s'est pas reconstituée, elle ne pourra pas fournir de tanins de bonne qualité (p. 57-58). C'est l'expert naturaliste qui parle.
- 5 Cependant, au fil du temps, nous le voyons devenir moins sûr de lui et des perspectives du régime qu'il représente. Finalement, les indigènes n'ignorent pas toujours la politique ! La manifestation du 29 mai 1929 à Tananarive pour l'égalité des droits et l'accès de tous à la nationalité française a été « la première affaire communiste à Madagascar ». Sur le fond, il est assez clairvoyant : il sait que ces « communistes » sont en fait plutôt des nationalistes (p. 165-166). Pourtant, ces dispositions nouvelles des indigènes, il les interprète sans hésitation dans les termes de la doctrine coloniale. Visitant en 1939 le bagne de Nosy Lava, où les membres de la société secrète vvs avaient été déportés à partir de 1916, il en est sûr : le but de la société n'était autre que « l'empoisonnement général des Français de Madagascar ». Et le spectacle morose qu'il y contemple (en 39 déjà, les bâtiments du bagne sont en ruines) ne lui inspire qu'une seule pensée : ces vestiges sont la preuve « *non pas de l'indifférence - ce ne serait rien -, mais de l'hostilité du Malgache évolué*

*pour le Français, et c'est le cœur un peu serré que je songe à l'absence de reconnaissance dont il fait preuve à notre égard » (p. 345).*

- 6 Mais, avec les moments difficiles de la Seconde Guerre mondiale, Decary se montre de plus en plus désabusé, puis découragé. Après l'armistice, quand l'administration de Madagascar se range dans le camp de Pétain, il suit le nouveau cours, sans enthousiasme, mais en fonctionnaire diligent<sup>1</sup>. En mai 1941, c'est lui qui est chargé (pour six mois seulement) du service de propagande. Il aurait bien préféré la recherche, dont il avait réussi peu auparavant à faire admettre en haut lieu l'utilité. Mais, puisque le gouverneur général y tient, il va donc faire la propagande. Cela lui « *donne bien du travail. D'abord il faut trouver les gens pour parler deux fois par semaine devant le micro (...). Puis en brousse, il faut trouver des propagandistes (...). Il faut aussi avoir les évêques, car les missionnaires sont des auxiliaires précieux* » (vol. 2, p. 95). Il est à vrai dire sans illusion, il croit même que « *les quatre cinquièmes de la population blanche seraient gaullistes* » (p. 94), ce qui est sans doute bien exagéré à cette date. Il n'est pas non plus fanatique : dans le cadre de ses fonctions, il fait recruter, en août 1941, comme sténotypiste du service d'écoute « *une juive au nom singulier, – mais je n'ai le préjugé ni des religions ni des noms* », confie-t-il à son journal ; c'est cela qui est singulier pour le chef de la propagande pétainiste. Il travaille beaucoup à l'organisation d'une « *Semaine d'outre-mer* », grand-messe patriotique avec radio-montage *Le Maréchal vous parle*, et causerie d'un chef de la Légion des combattants (p. 102). Mais quand le lieutenant Gresset, zélé exalté de la Révolution nationale vient quelque temps après expliquer devant la jeunesse de Tananarive « *les trois principes de la France future qui sera : raciste, chrétienne et forte* », Decary observe avec pertinence que « *dans une colonie très évoluée, il aurait mieux fait de glisser sur la question du racisme [qui] vise, en somme non seulement les Malgaches, mais aussi tous les Créoles teintés* » (p. 106).
- 7 L'occupation de Madagascar par les Britanniques, puis l'installation d'un gouvernement de la France libre en 1942 ne l'ont pas vraiment surpris. Mais cela a été source d'un « *cas de conscience terrible* » (p. 168). On est un peu gêné de lire les pages où il se justifie longuement (à ses propres yeux, car le journal n'était pas destiné à être publié) du nécessaire, et prévisible, retournement. D'abord, pour se rallier au nouveau régime, il met seulement en balance les « *serments prêtés au Maréchal* » et son devoir de père (c'est en novembre 1942, p. 181 ; il s'agissait en effet de protéger de tout danger sa seconde fille, restée avec lui après le départ précipité en pleine guerre maritime de son épouse et de sa première fille, atteinte d'une maladie qui allait l'emporter peu après leur retour en France). Le 11 janvier 1943, il enlève de son bureau le portrait du Maréchal, « *sans ordre* », et « *pour éviter un incident possible avec quelque gaulliste* » (p. 192). Mais bientôt, la nouvelle administration ayant exclu toute « *chasse aux sorcières* », il retrouve de nouvelles affectations. Et c'est en tournée d'inspection dans un poste éloigné que la première chose qui le frappe en arrivant dans le bureau est « *de constater que le portrait du Maréchal n'a pas été enlevé.* » Il est obligé d'ordonner à son collègue de le faire disparaître immédiatement (18 février 1943, p. 197). Il restera en fonction jusqu'en novembre 1944, mais le cœur n'y est plus. Déceptions politiques et drame familial ont eu raison de l'enthousiasme des premières années, il n'a plus qu'un seul désir : « *fuir ce pays que j'ai tant aimé pourtant et où j'ai tant travaillé* » (p. 228).
- 8 Mais il est un domaine qui ne l'a jamais déçu : c'est la recherche, qu'il a continué après sa retraite en France jusqu'en 1970, date de parution de son dernier livre, et non le moindre, *La divination malgache par le sikidy*. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre l'énumération des intérêts véritablement encyclopédiques de Decary, référence obligée dans à peu près tous

les domaines de la connaissance concernant Madagascar. On fera plutôt quelques remarques sur les *méthodes de terrain* du chercheur. Le journal le montre mettant à profit la moindre occasion pendant ses innombrables tournées – et jusque dans son propre jardin – pour enquêter, recueillir, collecter, que ce soient des plantes, des animaux, des spécimens de roches, des coutumes, des récits historiques et légendaires, des mots... Il est persuadé que pour obtenir ces données, il lui faut établir une relation intime, confiante, de collaboration avec l'informateur indigène. C'est vrai déjà dans la quête de spécimens de roches ou d'animaux : on le voit entraîner ses auxiliaires, et jusqu'à son cuisinier, pour en faire de bons collecteurs... C'est plus vrai encore quand il s'agit de données ethnographiques ou linguistiques. Le journal contient ainsi une belle transcription du discours introductif que Decary tenait au début des séances d'enregistrements de la mission ethnomusicologique de Clérisse, dont il a été le guide et même l'organisateur :

« Nous venons pour faire des enregistrements radiophoniques, M. Clérisse et M. Canivet sont arrivés spécialement de France en avion. Ils apportent avec eux des machines qui gardent la parole comme l'appareil photographique que vous connaissez bien garde l'image.

Vous allez chanter et danser devant ces machines qui emporteront vos paroles en France. Elles y seront conservées précieusement, et on pourra les faire entendre plus tard, lorsque vous ne serez plus là. Dans 50 ans, dans 100 ans, vous serez allés rejoindre vos ancêtres et moi aussi, du reste. À ce moment pourtant, vos paroles n'auront pas disparu. Vos enfants, les enfants de vos enfants pourront les entendre »<sup>2</sup>.

- 9 Pour un peu on croirait entendre comme un écho prémonitoire des discours d'aujourd'hui sur la « restitution aux communautés observées » des résultats de la recherche. Mais d'autres notations nous laissent plus sceptiques. À l'opposé de ces discours convenus servant à capter la bienveillance du public, la vraie attitude du chercheur est plutôt de méfiance. Il ne croit pas vraiment que l'indigène comprendra et acceptera les buts de la recherche. Et en fait, pour travailler tranquillement, souvent, il vaut mieux les lui cacher. D'où le procédé qu'il emploie régulièrement pour faire ses découvertes : « *Il n'y a pas ici de case de passage et je m'installe dans celle du chef du village. Suivant mon habitude (...), dès que je me trouve seul, j'examine tout pour faire l'inventaire des objets intéressants, et j'y trouve un certain nombre de choses à citer du point de vue ethnographique.* » Et ces découvertes, il saura les interpréter, s'il le faut, en dépit de ce que lui en diront les indigènes : près de la case où il doit déjeuner, il déniche, posés sur un poulailler, une trentaine de petits bœufs en argile. Il interroge, et « *bien entendu, on me répond qu'il ne s'agit que d'amusements d'enfants, mais je n'ignore pas que ces bœufs ont été pétris sur l'ordre d'un ombiasy en vue de faire accroître le troupeau* » (vol. 1, p. 62, p. 41 ; passages soulignés par moi). Et ailleurs, ramassant un échantillon de basalte ou un crâne, il note qu'il les fourre dans sa poche « à l'insu des bourjanes » (p. 171, 192). Et parfois même, il joue à laisser ignorer qu'il comprend le malgache, pour mieux surprendre des confidences spontanées. Mais, au fond, une telle attitude est-elle si étrange ? Parmi nos modernes partisans de la « restitution des savoirs », combien croient vraiment que leurs données et leurs analyses importent aux « communautés sources » où ils les ont puisées ?
- 10 On voit que le livre n'a pas seulement le mérite d'être une source d'informations détaillées, il suggère aussi des réflexions sur la manière dont se construit un savoir. Par là son audience peut dépasser le cercle étroit des spécialistes.

---

## NOTES

1. Sur la période, on aura intérêt à confronter les notations de Decary avec l'analyse de l'historien E. JENNINGS (*Vichy sous les Tropiques : la Révolution nationale à Madagascar, en Guadeloupe, en Indochine*, Paris, Grasset, 2004, 386 p.)
2. Ce passage (du 27 mars 1939) n'a malheureusement pas été retenu par l'éditrice de nos volumes. Nous le connaissons par l'article de M. BALARD & E. MAESTRI, « Raymond Decary (1891-1973), ou Madagascar mis en collections », *Outre-mers*, tome 88, n° 332-333, 2<sup>e</sup> semestre 2001, collectes et collections ethnologiques : une histoire d'hommes et d'institutions. p. 207-229. DOI : 10.3406/outre.2001.3891.